

*Il n'est de renoncement chrétien que
celui qui installe ses quartiers en plein
monde¹*

¹ Emmanuel Mounier, l'affrontement chrétien, *Œuvres de 1944-1950*, Paris, Seuil, 1961, p.33.

Introduction dans la suite de l'histoire

Nous sommes confrontés à la même question que Mounier en son temps : retrouver les possibilités d'action pour participer à une autre vision du monde. Lorsque Mounier s'engagea, il écrivit un texte intitulé *Refaire la renaissance*². Il pouvait à son époque compter sur de très nombreux jeunes catholiques actifs et prêts à s'engager. Tel n'est évidemment plus notre situation. Notre société ne regarde plus l'Église catholique. Notre époque est agnostique, technologique et hédoniste. Le catholicisme, institution religieuse centralisée, hiérarchisée et porteuse d'une vision du monde lestée de l'idéal de chrétienté, a perdu la partie face à la télévision, aux loisirs et au goût pour les technologies. Le monde s'est considérablement complexifié. Il ne suffit plus d'une encyclique, d'une prédication enflammée ou d'un livre pour changer les rapports de forces entre la société et la finance, changer les données du commerce nord sud, pour faire reculer l'intrusion des technologies de l'information dans la vie privée, pour orienter la recherche en biologie ou redéfinir la politique énergétique. Le citoyen en conçoit un sentiment de totale impuissance de l'action politique et sociale qui favorise le repli sur la vie privée.

Pourtant, nous faisons le pari que du discernement appliqué aux écrits de Mounier et à notre époque, pourrait se dessiner une compréhension contemporaine d'une action d'inspiration évangélique. Mais sous une simplicité d'écriture, Mounier n'est pas un auteur qui se livre à nous de façon aussi aisée que pour ses contemporains ou bien pour les générations des années 1970. Le monde qui l'a formé est un monde du dix-neuvième siècle, ses influences intellectuelles n'ont pas de prises sur le monde d'aujourd'hui. Il y a une guerre, un concile, mai 68, la fin du communisme et le 11 septembre 2001 entre nous, sans oublier la décolonisation. Il y a eu cinq ruptures et cinq recommencements.

Nous avons à traiter de trois obscurcissements qui éteignent le regard. Le premier est l'obscurcissement progressif du mouvement du catholicisme social au cours du vingtième siècle. Le second est

² *Œuvres de Mounier 1931-1939*

l'obscurcissement de l'Être dans une dissolution du sens. Le troisième est l'obscurcissement de l'engagement dans l'hypermodernité. Ainsi, bien naïf serait celui qui voudrait faire de Mounier un modèle pour aujourd'hui sans s'interroger plus avant sur la disparition du courant intellectuel et politique qui le portait : le catholicisme social.

Le catholicisme antilibéral et social

Un peu plus d'un demi-siècle avant la naissance de Mounier, en 1848, en France il n'y a pas de parti catholique. La Mennais et ses amis avaient en 1829 appelé les catholiques à s'organiser et à accepter les libertés modernes. La Mennais, Lacordaire Montalembert et de Caux qui symbolisent différentes expériences intellectuelles et politiques, ouvrent la voie à une action politique, sociale et religieuse qui se développera en Europe avec les révolutions de 1848 et la libéralisation politique. En 1831, ils lancèrent le projet d'une internationale catholique et libérale en invitant les catholiques à défendre, avec la liberté religieuse, les valeurs des peuples libres. Pourtant, le clergé restait majoritairement légitimiste et anti-révolutionnaire. Mais, les progrès de l'instruction et le développement de la presse participaient au développement de la vie politique. Les partis politiques catholiques se constituèrent pour libérer l'Église de la tutelle de l'état et utiliser les institutions libérales pour la défense des intérêts religieux. La montée de l'anticléricalisme militant favorisera la constitution de ces partis catholiques et, dès le départ, il exista parmi eux, un courant démocratique chrétien, confiant dans la libéralisation des institutions. Mais globalement, l'essor des partis catholiques fut porté par un réveil religieux qui s'appuyait sur la centralisation romaine, l'hostilité au catholicisme libéral, au protestantisme et à la philosophie des lumières qui fait de la raison individuelle la norme. Ce mouvement se traduira par le *Syllabus* (1864) qui condamnait toute forme de modernisme. Il y avait chez les catholiques intransigeants, opposés à la démocratisation de la société, une idéalisation des corporations et du passé médiéval. Un rêve de chrétienté perdurait donc dans le catholicisme romain. Le catholicisme intransigeant se montrait par la vitalité de ses œuvres, ses patronages, ses associations, ses ordres et ses pèlerinages. L'Église était telle une citadelle qui défiait le monde capitaliste, industriel et démocratique.

L'encyclique *Rerum novarum* (1891) pose les fondements du catholicisme social sans abandonner les condamnations de Pie IX³. Elle

³ Jean Marie Mayeur, *Des partis catholiques à la démocratie chrétienne*, Paris, Armand Colin, 1980, p.53.

INTRODUCTION DANS LA SUITE DE L'HISTOIRE

dénonçait la misère dans laquelle vivaient les ouvriers, la dureté de l'économie et la voracité des hommes, mais déniait au socialisme la possibilité de constituer une solution. Elle insistait sur le droit d'intervention de l'État pour sauvegarder les intérêts de la classe ouvrière. Le pape se dégageait des utopies romantiques qui préconisaient le retour au corporatisme sans pour autant renoncer au rêve de l'alliance de l'Église et de la démocratie comme au temps de la société médiévale. Le pape restait opposé à la liberté des cultes et à la liberté illimitée de la presse, mais Léon XIII invita les catholiques à participer aux affaires publiques. En fait, il aspirait à fonder une nouvelle chrétienté et, selon le mot d'un historien Belge, le chanoine Simon, « à reprendre ce que la théocratie a perdu. ». La participation des catholiques à la vie politique et sociale permettra d'édifier les institutions fidèles à la morale chrétienne.⁴ Le catholicisme restait antilibéral et social. A la fin du dix-neuvième siècle, les partis catholiques bien qu'ils fussent sociaux, démocratiques et populaires, participaient à une même vision du monde et étaient tournés vers Rome. Mounier né 1905, fut éduqué dans ce monde.

Lorsque Mounier rencontra Maritain à Paris en 1929, celui-ci parlait de l'action catholique laïque, chère à Pie XI : « Nous revenons à la primitive Église, à saint Paul et à la collaboration des laïcs. Le laïcat entre dans la hiérarchie [...] Voyez la lettre du cardinal Gaspari du 24 janvier 1927 sur les scouts fascistes, où il définit l'action catholique : la coopération du laïcat à l'apostolat. »⁵. C'était d'ailleurs la définition officielle de l'action catholique que de participer à l'apostolat hiérarchique de l'Église au dessus et en dehors des partis politiques pour l'établissement du règne universel de Jésus Christ.

Mayeur note que l'action catholique allait à l'encontre de l'intérêt des partis démocrates chrétiens qui se voulaient nettement indépendants de la hiérarchie romaine⁶. Pour Pierre Letamendia⁷, le catholicisme social populaire, avec la JAC et la JOC notamment, ne débouchait pas sur un engagement politique. Il faudra attendre le MRP après-guerre, pour que ses militants adhèrent à un parti. L'enthousiasme de Maritain témoigne de la permanence d'un rêve théocratique dans lequel l'action catholique est l'outil dans le monde moderne.

⁴ Jean Marie Mayeur, *Des partis catholiques à la démocratie chrétienne*, p.56.

⁵ *Œuvres de Mounier; Recueils posthumes correspondances*, Paris, Seuil, 1961, p. 442.

⁶ Jean Marie Mayeur, *Des partis catholiques à la démocratie chrétienne*, p.106.

⁷ Pierre Letamendia, *Le mouvement républicain populaire*, Paris, Beauchesne, 1995, p. 41.

En 1931, Pie IX dans l'encyclique *Quadragesimmo anno* reprend les enseignements de *Rerum Novarum* et opposa à une société fondée sur l'individualisme et déchirée par les luttes sociales, la reconstitution de corps professionnels. Il dénonçait la concentration du pouvoir et les monopoles qui détruisent la concurrence. Mais il réaffirmait que la conception de la société que professe le socialisme est contraire à la vérité chrétienne. C'est dans ce contexte que Mounier va lancer le premier numéro d'*Esprit* en octobre 1931. Il est aisé de comprendre pourquoi ses positions faisant référence au socialisme proudhonien le mirent en délicatesse avec une partie de la hiérarchie catholique. En même temps, il avait clairement pris ses distances avec le néo-thomisme de Maritain. Il déniait aussi à une politique le fait de se réclamer chrétienne : « On ne peut être sur le même plan démocrate et chrétien »⁸. Mounier défendait la distinction des ordres et formulait le reproche suivant aux démocrates chrétiens :

Et ces mêmes démocrates, qui ne se plus disent plus démocrates parce que chrétiens, mais dont les réactions politiques adhèrent intimement à la vie chrétienne, sont constamment tentés d'aborder directement et de résoudre un peu vite les problèmes temporels par des considérations morales et religieuses, au lieu de faire d'abord le bilan nécessaire des jeux de force, des possibilités techniques, des exigences politiques, bref de l'ensemble des données de l'ordre temporel.

La démocratie chrétienne aboutissait selon lui au « MRP au langage hardi de son programme attache des troupes massivement petites bourgeoises »⁹. Pourtant, sa vision de la société ne se dégageait pas d'une ambiguïté du rêve d'une société antilibérale, corporatiste et chrétienne. Il restait en cela l'héritier des intransigeants antilibéraux et sociaux¹⁰.

Par un saut ironique de l'histoire, dans les années 1970, ces chrétiens investis dans le personnalisme, la deuxième gauche, refuseront aussi le libéralisme au nom de d'une conception sociale. Il existerait donc une permanence catholique, à gauche, aujourd'hui préoccupée par les questions sociales et, qui, après avoir repoussé la philosophie libérale au dix-neuvième siècle continue à se défier du libéralisme économique. Les héritiers de l'autonomie politique des catholiques laïcs en politique, ceux qui acceptaient les libertés modernes, se retrouvent à l'inverse du côté de

⁸ *Œuvres de Mounier de 1931-1939*, p. 778.

⁹ Emmanuel Mounier, *Esprit*, du 1^{er} mars 1945, p.919.

¹⁰ Jean Marie Mayeur, *Des partis catholiques à la démocratie chrétienne*, p.154.

l'économie libérale. Ces paradoxes ont pu devenir des impasses pour les uns et les autres. Ceux qui par anti-libéralisme ne comprennent plus les lois du monde et ceux qui ayant trop bien assimilé les lois du monde ne voient plus clairement le pas de côté qu'exige l'Évangile.

La question du catholicisme : la tentation du retrait

René Rémond¹¹ pose une liste de question en ouverture de son livre : Les catholiques sont-ils, ce qu'ils furent, les ennemis du monde moderne ? Comment regardent-ils l'héritage de 1789 ? Dans l'action publique, peut-on discerner une « couleur catholique » ? Il rappelle que bien qu'ils fussent religieusement majoritaires, les catholiques furent traités au début du vingtième siècle comme une minorité dangereuse. Sous la troisième république, aucun homme politique de premier plan ne fut catholique. Ce régime qui les brimait, expliqua pour partie, le ralliement des catholiques à Pétain¹². C'est en 1919 que le syndicalisme chrétien arracha à la CGT le monopole de la revendication syndicale et que fut créée la CFTC. En 1945, les défenseurs du pluralisme obtinrent la liberté d'enseignement qui fut confirmée en 1984. Pourtant Rémond nous dit que le christianisme sera probablement écartelé jusqu'à la fin des temps entre deux directions contradictoires : l'une eschatologique, tournée vers l'autre vie et tient les événements de la vie profane comme dépourvus d'intérêts, et l'autre, qui professe que l'homme a reçu de Dieu la mission grandiose d'organiser le monde. Pourtant s'il y a bien un point qui est le marqueur du catholicisme c'est le rêve d'unité. La démocratie se nourrit de la critique et de ses avatars : la démagogie, les promesses, les attaques personnelles... C'est le lieu où règnent les puissances de ce monde. Un chrétien saurait-il s'y compromettre, se salir les mains et participer à ce jeu de divisions ? Il y eut bien la recommandation de Pie XI célébrant la politique comme plus haute forme de charité, mais n'était-ce pas une manière ecclésiale d'angélisme ? D'ailleurs le MRP lui-même n'entendait pas être un parti politique, mais une communauté ce qu'il traduisait par mouvement¹³. L'engagement social des catholiques a très largement précédé leur engagement politique et pour plusieurs générations en a tenu lieu. Rémond en rappelle une des raisons : la politique divise alors que le social réunit¹⁴. Il note aussi cette permanence

¹¹ René Rémond, *Vous avez dit catholique ?*, Paris, Desclée de Brouwer, 2007, p. 9.

¹² René Rémond, *Vous avez dit catholique ?*, p.29.

¹³ Pierre Letamendia, *Le mouvement républicain populaire*, Paris, Beauchesne, 1995, collection Politique et chrétien, p. 59.

¹⁴ René Rémond, *Vous avez dit catholique ?*, p.137.

du rêve religieux en politique, avec l'investissement des catholiques au Parti socialiste : « phénomène singulier de projection d'espérance quasiment religieuse sur une formation politique avec l'espoir d'une transformation radicale de la société : le mot d'ordre, changer la vie' est de ce point de vue très significatif »¹⁵. Le socialisme devenait un engagement de substitut à l'Église, ce qui fut très flagrant dans le cas de la Vie Nouvelle.

Pourtant de Chateaubriand à Mounier, et à cet égard, René Rémond constitue un survivant, il y eut l'importante influence des intellectuels catholiques, aujourd'hui disparue. Celle-ci contre-révolutionnaire à ses débuts, fut remarquable dans l'entre-deux guerres. La condamnation de l'Action française en 1926 par Pie IX fut capitale et marqua profondément le monde de la pensée catholique qui se trouvait lié par des fidélités contradictoires selon Rémond. Mais les enseignements de Maritain, Gilson, les travaux de Blondel, l'œuvre de Mauriac et celle de Bernanos montrent combien les intellectuels catholiques furent des témoins de premier plan. Après la guerre, ce fut l'apogée des mouvements chrétiens, JEC, JOC, semaines sociales, Vie Nouvelle, face au marxisme. Le grand rêve religieux d'unité, de retour à un socialisme, sinon de l'Église primitive, du moins proudhonien, s'est connecté sur la réalité politique et socio-économique en s'engageant en politique à gauche. De la rencontre des réalités, sa puissance onirique s'est dissoute et même si l'œuvre européenne de Jacques Delors marquera l'histoire, la fécondité s'est envolée. La culture catholique et plus largement, les chrétiens, sont en difficulté pour faire valoir dans le monde leur *weltanschauung* et développer une anthropologie compatible avec leur vie réelle, avec les rapports sociaux, avec la place du politique, le rapport individu et collectif, les questions éthiques et le système économique. A cet égard, Rémond recommande, mais le vœu pieux n'est peut-être pas loin, de reconstituer une culture chrétienne¹⁶. Mais, il est toujours un peu intrigant de constater une attitude intellectuelle distinctive chez les intellectuels catholiques, qui consiste face aux problèmes du monde, de les penser indépendamment de leurs convictions religieuses, ce qui est le signe d'une pensée émancipée, mais ensuite de chercher « l'articulation » intellectuelle, le meccano des idées, qui fera valider leurs analyses par leur croyance. Il y a là, la permanence d'un désir de raccrocher la réalité temporelle à un rêve théologique au lieu de prendre acte du fait du retrait de Dieu du monde.

Cependant la réalité catholique contemporaine, nettement entrée dans la modernité radicale elle aussi, comporte des aspects préoccupants :

¹⁵ René Rémond, *Vous avez dit catholique ?*, p.133.

¹⁶ René Rémond, *Vous avez dit catholique ?*, p.116.

INTRODUCTION DANS LA SUITE DE L'HISTOIRE

il y a une tentation du retrait du monde. Les communautés nouvelles, le mouvement charismatique, certains évêques, ne s'intéressent pas du tout aux problématiques de leurs concitoyens. Ils vivent en circuit fermé tels les juifs de *meha sharim*, dans une exclusivité religieuse qui leur fait négliger le monde et contribue au recul de l'anthropologie chrétienne. Le rêve les fait désertier le monde. Il pourrait manquer de passeur de l'Évangile dans ce monde.

ETAT DES LIEUX

La fascination exercée sur les jeunes adultes par les journaux « people » et les marques nous révélerait-elle la finitude du rêve occidental ? Un monde urbain, apolitique, exempt de conflits sociaux, à l'écart de la maladie, nombriliste à souhait, dominé par le marketing, ignorant le reste du monde et se repaissant d'intrigues sentimentales. Mais la réalité rattrape toujours le téléspectateur car nous vivons une quadruple crise : économique, écologique, conflits armés et anthropologique. Le lien entre la sphère privée, voir la sphère personnelle, et la sphère publique est très incertain. Les corps intermédiaires qui facilitaient le passage, partis, Églises, syndicats, mouvements de jeunesse, sont tombés en désuétude. Il reste un face à face entre l'individu privé et le professionnel de la chose publique, élu professionnel en politique, permanent d'une ONG, d'un syndicat... La fluidité de la vie démocratique se fige dans une démocratie représentative qui peut laisser le sentiment d'un éloignement de la représentation et ferait préférer les affaires privées.

Fatigue du politique et crise civilisationnelle

Claude Geffré constate qu'une des limites du christianisme historique est son incapacité à aider vraiment les hommes à vivre au quotidien¹⁷. Il pose la question de la perte de la capacité du christianisme à innover l'existence individuelle et collective. Un bref rappel : la diffusion du christianisme en Occident s'est faite dès le haut Moyen Âge autour des couvents et des abbayes. Le christianisme à cette époque gagnait sur les croyances païennes jusqu'à être progressivement identifié à la culture. L'Europe médiévale était une civilisation chrétienne. Les universités ont maillé le continent, diffusant la connaissance. Les couvents bénédictins ont structuré l'espace géographique en organisant l'agriculture. La théologie était la mère des sciences. Le fait religieux chrétien, qui dans l'Église pré-constantiniennne était un fait personnel, est devenu un fait culturel. La

¹⁷ R. Debray, C. Geffré, *Le philosophe et le théologien*, Paris, Bayard, 2006, p.19.

rupture de la tradition par le développement de la pensée scientifique a bouleversé cet ordre culturel depuis le seizième siècle. L'affranchissement très progressif de l'homme des communautés traditionnelles, villages, paroisses, confréries, métiers, a facilité l'émergence de l'individu. De fait, il est devenu une évidence de constater que le fait chrétien est maintenant très relatif dans la vie de nos contemporains. Hormis pour quelques familles urbaines aisées de tradition catholique, que pèse un catholicisme centré sur la sacramentalité pour un ouvrier de la Creuse, un viculteur audois, un professeur des écoles ou ingénieur en informatique ? En janvier 2007, *Le Monde des religions* publiait un sondage dans lequel 51% des personnes interrogées se déclaraient catholiques alors qu'elles étaient 67% en 1994. Jean-Marie Donegani constate¹⁸ que cette situation vaut pour toutes les sociétés occidentales développées. D'ailleurs seulement 7% des catholiques estiment que le catholicisme est la seule vraie religion alors qu'ils étaient 50% en 1952. Si le fait personnel chrétien par la conversion est le fondement de l'Église, la vocation de l'annonce de la bonne nouvelle n'est certainement pas d'être, sinon un horizon unique dans notre société (d'autres choix sont heureusement possibles), du moins une option secondaire, une voix fluette, une offre culturelle alternative réservée à des initiés cultivés, à la bourgeoisie urbaine ou à des communautés regroupées autour d'une spiritualité charismatique incapable de s'extraire de l'émotionnel pour frayer de façon féconde avec le monde. Si l'Évangile n'est pas la source d'une ambition de présence efficace dans le monde, il est permis de se demander si ceux qui s'en réclament sont dignes de son histoire. L'enjeu théologique central est, plus que la liturgie, le questionnement de nos modes de vie, reflets de nos consciences éthiques et de notre sens de la justice sociale. Geffré écrit qu'au vu de l'état du monde, il se sent découragé par l'inefficacité de l'utopie chrétienne dans la marche du temps. « En quoi, le dynamisme chrétien a-t-il changé la marche de l'histoire ? » questionne-t-il¹⁹. Même si l'interrogation est énorme, partiellement erronée, les valeurs évangéliques ont diffusé pendant 2 000 ans, il n'est pas interdit de penser qu'un basculement est en train de se produire car comme l'écrit Donegani, l'Église n'est pas un type d'organisation en affinité avec la modernité. « Rien » souligne-t-il « ne peut résister dans une société libérale à la promotion du sujet souverain. »²⁰ L'Église catholique a été vaincue sur ce point par le libéralisme, les autres religions le seront à leur tour. La désaffection de la pratique dans l'Islam, à part le ramadan, est manifeste. Le découragement de Geffré reçoit la

¹⁸ *Le Monde*, 21-22 janvier 2007, p.14

¹⁹ R. Debray, C.Geffré, *Le philosophe et le théologien*, p. 23

²⁰ *Le Monde*, 21-22 janvier 2007, p.14